

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 834

Rubrik: Humeur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les balayeurs

Ni socialiste ni rien du tout, j'ai fait la guerre (pour de bon) afin qu'entre autres Jean-Pascal Delamuraz vive libre et qu'il nous soit offert de le payer chaque mois au prix qu'il nous coûte.

A comparer avec ce que gagne un vrai responsable (conducteur de locomotive par exemple) on n'en revient pas.

Mais je trouve mauvais que 24 heures (25 septembre 1986) puisse titrer : "Référendum sur les dépenses militaires - Initiative socialiste balayée".

Pourquoi "balayée" ?

Était-ce une ordure, cette initiative selon laquelle le peuple (crétin traditionnel aux yeux des "experts" militaires dès que sont évoquées les somptuaires et folles dépenses qu'ils nous imposent) aurait accès aux devis avant d'être contraint à payer les factures ?

Avec une photographie : "Un Jean-Pascal Delamuraz heureux des résultats". Heureux au nom de qui ? De lui-même ? Du peuple dans son ensemble (socialistes admis) ? D'une caste ?

Et commentaire du "Président de la commission militaire (...)" qui n'arrive pas à se défaire de l'impression que cette initiative répond à de purs mobiles antimilitaristes. (...). Car si vraiment c'était la consolidation de la démocratie qui leur (aux socialistes) importe, pourquoi ne pas avoir étendu ce référendum à toutes les dépenses ?"

... Il a bien raison. Le peuple "souverain", en effet, serait bien inspiré d'étendre ses connaissances "à toutes les dépenses" afin d'être capable de choix.

En commençant par les paies ahurissantes (en une époque telle que la nôtre) que perçoivent - actifs ou en retraite - les singuliers "serviteurs du peuple" que nous nous sommes donnés pour maîtres. Fabrication rapide de millionnaires avec, en prime au peuple qui les pond, arrogance et mépris.

Edmond Kaiser

La culture morte ou vive

Quand j'entends le mot "culture", je sors ... mon stylo. C'est un peu mon emploi à DP, trop épisodique au gré de certains flatteurs. Bref, on a beaucoup parlé de culture ces temps derniers, et mon propos n'est pas d'y revenir, du moins pas sous l'angle des récentes votations. Mais quelques réflexions tout de même, nées de la rencontre d'une lettre de lecteur (24 heures, 25 septembre 86) et de deux annonces d'expositions au Musée cantonal des Beaux-arts de Lausanne.

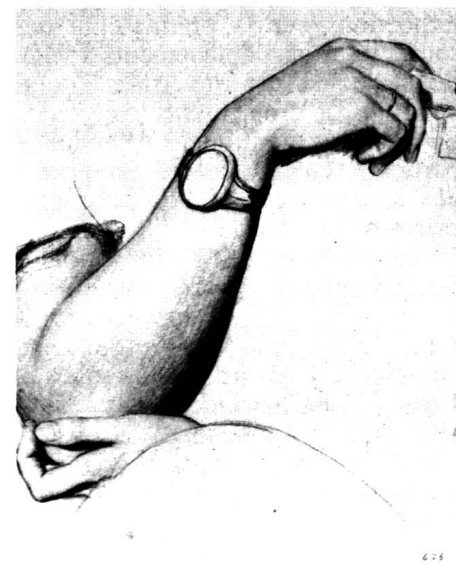
La lettre de lecteur déplore qu'on "expose Giacometti, mort voilà vingt ans et Goya, mort, lui, il y a cent cinquante-huit ans. C'est certainement là ce qu'on appelle une culture vivante !" conclut ce correspondant. J'ai vu les Giacometti à Martigny et les Goya à Lugano. Je me permets de penser que ce lecteur confond la culture avec un registre d'état-civil. Mais je regarde maintenant les invitations que j'ai reçues : Wilhelm Gimmi (1886-1965), Ernest Biéler (1863-1948), Albert Anker (1831 - 1910), Charles Gleyre (1806-1874). Aïe, aïe, aïe ! Que de morts ! De quoi peupler un Panthéon ! Et de quoi renforcer dans son opinion le lecteur cité ci-dessus : la politique culturelle en Suisse se cantonne prudemment dans les valeurs sûres, celles qui ne bougent plus à la bourse de l'art. Constituent-elles pour autant une culture "morte" ? Je m'empresse de dire que Gleyre n'est pas, et de loin, mon peintre de chevet, ni Gimmi d'ailleurs. Mais je pose la question.

Le sujet est énorme. Nos conservatrices (teurs) s'en sont parfois expliquées (és). Le problème repose en grande partie sur le sens du mot "culture". Aussi bien que les oeuvres, c'est le regard qu'on porte sur elles qui importe. Quand un historien de l'art étudie les lieux communs dans la peinture de Gleyre, c'est une leçon de culture terriblement vivante qu'il nous donne. De plus, l'appréciation des oeuvres contemporaines est certainement plus

difficile que celle d'oeuvres plus lointaines et que le recul consacre. Banalité. Il n'en reste pas moins qu'une Erika Billeter, pour ne citer qu'elle, n'a pas hésité à plonger plus d'une fois dans la contemporanéité, donc dans l'inconnu, avec un courage qui n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur. Mais laissons ces querelles.

Alors, culture morte ou vive ? Je pense à un autoportrait de Goya, exposé à Lugano : en pied, devant sa toile, coiffé d'un chapeau haut de forme garni de bougies pour pouvoir travailler la nuit, le peintre regarde de côté, mi-fier, mi-interrogateur. Je pense au plus bel autoportrait que je connaisse, propriété du Musée Goya de Castres. Une émotion me porte vers cette toile, comme vers les autoportraits de Rembrandt (il y en a un très beau dans la collection permanente Thyssen - Bornemisza à Lugano), vers ces hommes si proches, si fraternels, si tremblants et démunis devant leur propre visage, cherchant à y lire la réponse à la terrible question : pourquoi peindre, pourquoi sculpter ? d'où nous vient cette étrange folie et où nous mène-t-elle ? Je pense, sculpté par un artiste mort il y a vingt ans, à cet homme debout parmi les vestiges d'un temple gallo-romain, à cet homme qui marche et qui est mon frère.

Catherine Dubuis



Charles Gleyre (1806-1874)